

Travail manuel et discours sociaux

Une perspective historique

Olivier Donneau



C.D.G.A.I.

Travail manuel et discours sociaux

Une perspective historique

Olivier Donneau
Marie-Anne Muyshondt

Collection : *Travail en action* - CDGAI 2019

Coordination : Marie-Anne Muyshondt

Éditeur responsable : CDGAI asbl, Parc Scientifique du Sart Tilman, Rue Bois St-Jean, n° 9, 4102 Seraing, Belgique

ISBN : 978-2-39024-129-4

Le Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle (C.D.G.A.I.)

Le C.D.G.A.I. est une A.S.B.L. pluraliste d'Éducation permanente reconnue et subsidiée par la Fédération Wallonie-Bruxelles et la Région wallonne. Il a été créé en 1972, au sein du Service de Psychologie Sociale de l'Université de Liège afin de promouvoir l'action, la formation et la pédagogie par le groupe ainsi que l'analyse scientifique des processus et des techniques d'animation de groupes.

En instituant un éventail de formations accessibles à tout·e adulte intéressé·e, son fondateur, Pierre De Visscher, entendait intégrer une approche originale, de niveau universitaire, à la vie sociale.

La dénomination choisie insiste sur trois dimensions :

- *Centre* : lieu de rassemblement et d'échange, pôle d'attraction.
- *Dynamique des groupes* : discipline scientifique et mode d'activités privilégiant l'action du groupe restreint, conçu comme une totalité dynamique, un champ de forces au sein duquel se produisent des phénomènes différents des processus psychologiques individuels.
- *Analyse institutionnelle* : souci d'appliquer l'analyse psychosociale aux processus institutionnels traversant les formations sociales : groupes et mouvements sociaux, collectivités, organisations.

Outre un *programme d'activités de formation* ayant lieu dans ses locaux dont une formation longue à l'animation de groupes, le C.D.G.A.I. *répond à des demandes* d'associations et d'organisations publiques et privées afin d'y effectuer interventions, animations, formations et accompagnements, dans et par l'action sur les groupes restreints. Il publie aussi des *livrets pédagogiques* liant « Groupe et Société ». Enfin, son *Centre de documentation* met à disposition du public livres, revues et outils pédagogiques.

La convergence entre la démarche véhiculée par l'Éducation permanente et celle du C.D.G.A.I. est manifeste : contribuer à la formation du citoyen critique, actif et responsable en vue de forger une société plus juste, plus démocratique et plus solidaire.

A cette fin de changement social, dans les champs d'action développés, proposer des savoirs, ouvrir à la poursuite de la réflexion (principe de non-clôture), s'abstenir de dire à autrui ce qu'il doit penser, être ou faire (principe de non-substitution) sont, parmi d'autres, autant de ferments qui portent l'association.

Les publications pédagogiques

Dans cette perspective de science-action psycho-sociale, le C.D.G.A.I. invite des acteurs et actrices de terrain à prendre la plume et à exposer, transmettre et partager leurs expériences, perceptions et connaissances des réalités sociales qui sont les leurs ouvrant ainsi des pistes de réflexions à leurs propos.

Au public lecteur, les livrets pédagogiques ainsi conçus, dévoilent des pans de réalités sociales obscurs jusque-là, ou en élargissent la perception ou encore l'affinent en vue de stimuler et mobiliser la curiosité, la réflexion, l'esprit critique et l'action.

Chacune de nos quatre collections – *Travail en action*, *Culture en mouvement*, *Mobilisations sociales*, *Méthodologie* – en présentant des échanges de regards et de savoirs, a pour finalité de contribuer à poser les jalons d'une société plus humaine et plus reliante que celle qui domine actuellement.

La collection *Travail en action*

Champ hautement investi aussi bien au niveau sociétal qu'institutionnel, organisationnel, groupal et individuel, le travail, ou notre absence de travail, s'impose dans l'environnement comme une manière de nous définir, de structurer nos vies, notre temps, nos espaces.

Il peut être source d'emprisonnement mental et physique ou terrain propice à l'épanouissement et à l'émancipation.

Ces publications proposent une analyse critique du travail notamment sous le prisme de la souffrance qui peut en résulter. Tout en dénonçant des mécanismes structurels qui produisent cet état, elles convoquent également des grilles de lecture reposant sur l'expérience vécue ou perçue et enrichie de leurs connaissances, par des acteurs et actrices des secteurs sociaux, de la santé et de l'économie sociale, dans l'intention d'initier ou de renforcer des issues et des pistes possibles.

La collection *Culture en mouvement*

Coiffant ce monde inégalitaire et modélisé par des standards de production et de consommation de masse, émergent des initiatives individuelles, groupales ou collectives comme en témoignent les livrets de cette collection.

Identité et récit, narration, rencontres multiculturelles, problématique de la création culturelle, atelier d'écriture, identité en création, dimension politique de la musique, sentiment d'appartenance, slam, radios associatives, partenariats, graffiti et *Street Art*, Arts urbains, langues maternelles... sont autant de thèmes portés par des intervenants où affluent souvent,

en filigrane du texte, l'implication, l'investissement voire la passion qui les habitent.

Ces thèmes se révèlent comme étant autant d'exceptions qui bousculent et tentent de faire basculer les offres dictées par les lois du marché.

La collection *Mobilisations sociales*

Débusquer manipulations, assujettissements, aliénations, discriminations, déterminations, pressions sociales possibles: tel est notamment le propos des thèmes abordés par cette collection; s'y côtoient des illustrations éclairantes de modes de fonctionnement qui semblent tellement évidents, aller de soi, que leur portée, leur effet, leur impact en deviennent invisibles à nos yeux.

Les regards avisés et critiques posés par les auteur-e-s que ce soit relativement à l'emprise, l'engagement, le genre, le complot, la propagande, l'exclusion... cherchent à déconstruire des schémas que nous avons tendance à véhiculer, bien malgré nous. Ils nous ouvrent à plus de clairvoyance, de lucidité, affûtent nos capacités de perception et d'analyse critique et revigorent notre élan dans l'action.

La collection *Méthodologie*

Les publications de cette collection abordent prioritairement les pratiques professionnelles d'animateurs et de formateurs de l'Éducation permanente.

En exposant leur approche et en précisant leurs avantages et leurs limites, les auteur-e-s nous livrent là soit leur propre recherche exploratoire et créative et l'outil qui en jaillit, soit la synthèse de méthodes héritées dont ils usent, soit la découverte ou la redécouverte de principes et méthodes d'action innovantes sur lesquelles se fondent les mouvements alternatifs actuels.

Ce panel élargit notre connaissance et notre compréhension critique des pratiques; il nous incite et nous convie à aller de l'avant!

Intentions de ce livret

Ce livret tente...

- de montrer que la dépréciation du travail manuel n'a pas toujours été unanime en Occident,
- de montrer que la distinction entre travail manuel et travail intellectuel est une construction culturelle et sociale permettant la formulation de discours justifiant ou modifiant l'ordre des choses,
- d'esquisser une cartographie de l'actuel horizon de possibilités dans lequel évoluera la notion de travail manuel.

Public visé

Ce livret s'adresse à ceux·celles qu'interpellent la distinction entre travail manuel et travail intellectuel, à celles·ceux qui se sentent emprisonné·e·s dans une de ces deux catégories, qui souhaitent connaître les origines de ces notions piégeantes afin, peut-être, de les remettre en cause, au moment précis où les concepts-clés qui régissent notre cadre de représentations du monde du travail semblent bouleversés.



Fig. 1 : *Habit de Menuisier*, Larmessin (ca 1690).

Table des matières

Introduction (p. 11)

Premier parcours : Très courte histoire du travail en Occident (p. 15)

Deuxième parcours : L'image du travail manuel a-t-elle toujours été déplorable ? (p. 17)

Première strate : Laboureurs, artisans et philosophes (p. 19)

Deuxième strate : Christianisme (p. 23)

Troisième strate : Réformateurs et encyclopédistes (p. 27)

Quatrième strate : Les usines (p. 31)

Cinquième strate : Et maintenant ? (p. 37)

Troisième parcours: La distinction entre travail manuel et travail intellectuel est-elle un donné naturel ? Et, s'il s'agit d'une construction, à quoi sert-elle ? (p. 41)

L'horizon des possibles (p. 47)

Bibliographie (p. 51)



Fig. 2 : *Le Printemps*, Arcimboldo (1563).

Introduction

À la fin du XVII^e siècle, le graveur parisien Nicolas de Larmessin publie une étrange série d'images représentant différents hommes de métier. Les professions exercées par ces travailleurs sont aisément identifiables grâce aux objets qui composent leurs vêtements. Ainsi, *L'Habit de Poissonnière* est fait de fruits de mer. *L'Habit de Procureur*, de documents juridiques. Et *L'Habit d'Apothicaire*, de fioles et de potions. *L'Habit de menuisier ébéniste* est particulièrement élaboré (fig. 1). On y distingue des ciseaux, des rabots, une équerre, une règle... mais également des pans de meubles recouvrant le tronc et les membres du personnage. Le menuisier porte, en outre, des planches sur une épaule. Il est donc revêtu par l'ensemble de la chaîne de production qui définit son activité professionnelle, de la matière première au produit fini, en passant par les instruments qui permettent d'opérer le passage de l'une à l'autre. Il n'est pas évident de deviner le sens que Larmessin et son public donnaient à ces figures facétieuses. Trois-cents ans plus tard, nous sommes tentés d'y voir une métaphore de la dépersonnalisation imposée à l'individu par le monde du travail.

Les gravures de Larmessin s'inscrivent dans une tradition bien établie, connue notamment grâce aux célèbres peintures d'Arcimboldo (fig. 2). Cependant, Arcimboldo peint, lui, des corps entièrement composés d'objets renvoyant à la fonction du personnage représenté. Sous son pinceau, le visage du printemps est constitué de fleurs et de légumes primeurs et, celui du feu, de flammes, de briquets et de chandelles. Larmessin, pour sa part, ne modifie que les vêtements. Ses travailleurs sont habillés par leur travail. On voit leur visage et leurs mains dépasser de leur costume de labeur. On suppose donc que les individus subsistent, qu'ils n'ont pas totalement été absorbés par leur fonction, même s'ils revêtent cette fonction et ne se définissent plus que grâce à elle. Alors que *Le Printemps* ou *Le Feu* d'Arcimboldo sont bel et bien le printemps ou le feu, le *menuisier* de Larmessin, n'est pas un menuisier mais un homme emprisonné dans une armure de bois, comme pris au piège par la menuiserie.

Cette réduction de l'humain à son activité professionnelle fut, pendant fort longtemps, une évidence. Aujourd'hui encore, un individu amené

à se présenter se dira « ouvrier », « boulanger » ou « chirurgien » et non « optimiste », « croyant », « végétarien » ou « lion ascendant sagittaire ». Cependant, enfermer l'humain dans un carcan professionnel identitaire pose à présent problème. Pour ceux qui, à l'instar de James Livingston (2018), estiment que l'emploi pourrait ou devrait disparaître en Occident dans les années qui viennent, il devient particulièrement inepte de définir un être humain par sa seule vie professionnelle. Même si l'on n'embrasse pas cette vision radicale de l'avenir, on doit de toute façon reconnaître qu'évoluer dans une société libérale de plus en plus fluide et mouvante, qui nous invite à pratiquer successivement plusieurs fonctions et à cultiver la polyvalence et la flexibilité, n'est guère compatible avec une identité professionnelle rigide. La gravure de Larmessin nous renvoie donc à un ordre ancien du discours sur le travail, à un âge où – selon notre regard contemporain – la détermination socioprofessionnelle emprisonne et scelle le destin d'individus condamnés à être ce qu'ils font. Au sein de ce monde statique, le travailleur subit plus qu'il n'agit. Aujourd'hui, il est invité à devenir l'« entrepreneur de lui-même », un sujet autonome capable de se mouvoir avec aisance dans un univers souple, dégagé des anciennes hiérarchies verticales (Le Dévédec, 2018, pp. 120-123). Il est nu, désormais. Débarrassé de son armure professionnelle. Et, sous l'impulsion discrète de nouvelles puissances managériales, il découvre avec ivresse la liberté, la responsabilité, l'auto-évaluation, la remise en question perpétuelle et le burn-out.

Nous assistons donc depuis quelques décennies à une recomposition du monde du travail dont le passage de la stabilité à la fluidité est l'aspect le plus spectaculaire (Boltanski, Chiapello 2011). Ce basculement accompagne la désindustrialisation, la numérisation et la précarisation des métiers intellectuels, pour ne citer que quelques aspects significatifs. Dans ce maelström surnagent çà et là d'antiques conceptions, elles-mêmes en voie de mutation. Ainsi, la représentation sociale de la division entre travail intellectuel et manuel.

Si ce texte se focalise sur cette dichotomie, c'est parce qu'elle constitue un élément révélateur de notre architecture sociale dont l'évolution permet de saisir l'ensemble du discours porté au fil des siècles sur le travail. C'est aussi parce qu'elle pèse d'un poids particulier dans l'actuel processus de reconfiguration sociale, ce qui n'est pas sans conséquence sur les choix personnels en

matière d'orientation professionnelle et sur la compréhension du monde du travail dans son ensemble.

Dans les pages qui suivent, on parcourt à trois reprises le passé occidental. Tout d'abord afin d'évoquer, à très gros traits, l'histoire du travail. Ensuite, afin de vérifier si le travail manuel a toujours été unanimement méprisé en Occident (Question de recherche n° 1). Enfin, afin de vérifier dans quelle mesure la distinction instaurée entre travail manuel et travail intellectuel dépend de constructions sociales ou culturelles (Question de recherche n° 2) et de découvrir quelles sont les raisons qui ont motivé cette construction (Question de recherche n° 3). Ces itinéraires permettront également de remettre en contexte l'*Éloge du carburateur* de Matthew Crawford, un petit livre paru en 2009 qui constitue la plus importante contribution contemporaine au débat qui nous retient ici. *In fine*, on tente de dresser la carte de l'actuel horizon de possibilités dans lequel évoluera la notion de travail manuel, en replaçant cet état des lieux dans la perspective historique dégagée lors des trois parcours exploratoires du passé. Le principe sous-tendant ma démarche est que le passé peut contribuer à donner sens à un présent particulièrement confus. Or, pour nombre d'entre nous, l'élucidation de ce monde professionnel en reconfiguration est primordiale. Au-delà même des choix professionnels ou scolaires induits par la distinction entre travail intellectuel et manuel, c'est notre rapport philosophique au fait social qui est ici engagé. Pour l'exprimer à travers les concepts classiques jadis forgés par Hannah Arendt, la question des rapports entre la tête et la main se pose à nous à chaque strate de notre vie active, aussi bien en tant que producteur de richesses préoccupé par la survie de notre clan familial (*animal laborans*), qu'en tant que créateur d'œuvres ou d'artefacts permettant l'aménagement de l'espace public (*homo faber*), ou qu'en tant qu'acteur politique amené à décider de la configuration de cet espace public (*zoon politikon*) (Arendt, 1961). Elle peut, en effet, influencer les choix d'itinéraires professionnels impactant notre survie économique et celle de nos proches. Parallèlement, elle conditionne le statut de nos réalisations au sein du monde social et le bénéfice symbolique que nous en retirons. Enfin, dans la mesure où elle est génératrice d'inégalités, elle doit être prise en compte par notre action politique.

Ce chantier nécessiterait la rédaction de centaines de pages. Beaucoup de pistes ne sont pas exploitées et nombre d'aspects ne sont qu'effleurés. Puisse cependant ce petit texte aider ses lecteurs à questionner une représentation sociale prégnante qui détermine en partie nos vies quotidiennes. À défaut, puisse-t-il au moins les inciter à approfondir eux-mêmes le sujet en remontant les sentiers bibliographiques.

Premier parcours

Très courte histoire du travail en Occident

L'humanité était originellement nomade et tirait sa subsistance de la chasse et de la cueillette. Les préhistoriens ont peu d'informations sur la répartition du travail et les différents rôles sociaux au sein de ces tribus perpétuellement en mouvement. À partir de 10.000 ACN, les populations se sédentarisent. L'agriculture s'impose à peu près partout. La condition d'agriculteur sera, pendant près de 12.000 ans, celle de l'immense majorité de la population. Vers 5.000 ACN, cependant, certains villages deviennent de véritables villes. Cette mutation est rendue possible par des surplus de récoltes qui permettent à certains de s'adonner à d'autres tâches. Le bon fonctionnement de la cité-état nécessite en effet l'existence de services, d'une administration, d'un système judiciaire, d'une police, voire d'une armée et d'un clergé. Apparaît également un artisanat spécialisé. Une infime partie de la population n'est donc plus concernée par l'activité agricole.

Cette situation va perdurer jusqu'à l'aube du XIX^e siècle. À cette époque, en Angleterre puis sur le continent européen, l'amélioration des techniques agricoles (« Révolution agricole ») et l'apparition d'unités de production mécanisées (« Révolution industrielle ») vont profondément bouleverser cet équilibre. Les ouvriers constitueront désormais une part importante de la population. Les agriculteurs seront, eux, de moins en moins nombreux.

Au fil du XX^e siècle, l'industrialisation perd du terrain en Europe occidentale. Ce sont désormais les services qui dominent l'économie. Cette tendance se renforce à la fin du siècle grâce à la révolution numérique et à l'apparition de la « nouvelle économie de la connaissance ».

Si l'on tente de caractériser cette évolution grâce au vocabulaire économique contemporain, on peut établir que, depuis l'aube de l'humanité jusqu'au XIX^e siècle, le secteur primaire (la production) a dominé de façon écrasante les activités humaines, ne laissant aux secteurs secondaire (la transformation des produits) et tertiaire (les services) qu'une place marginale. Pendant la

période industrielle, le secteur secondaire devient prépondérant. Enfin, avec la désindustrialisation, le secteur tertiaire semble régner sans partage sur l'économie.

Deuxième parcours

L'image du travail manuel a-t-elle toujours été déplorable ?

(Question de recherche n° 1)

« Travaillez, les enfants ! Et faites le bien ! Sinon, vous irez faire de la plasticine en professionnel. » C'était ainsi que, au milieu des années 1980, notre instituteur nous encourageait à faire nos devoirs. Sa phrase condamnait un enseignement qualifiant considéré comme indigent et infantilisant. Mais ne condamnait-elle pas également le travail manuel dans son ensemble ? Par ailleurs, elle s'inscrivait dans cet ordre ancien où l'on était encore ce que l'on faisait. Tout cela allait de soi. En regardant par la fenêtre de la classe, on pouvait admirer des machines agricoles conduites par des fermiers qui, quoi qu'il arrive, resteront fermiers et qui étaient même, très probablement, nés fermiers. C'était, à nos yeux, un monde terrible où l'on courrait le risque d'être, comme le menuisier de Larmessin, à jamais coincé dans un habit fait de planches, de câbles électriques ou de pots d'échappement. Autant dire que la stratégie de l'instituteur fonctionnait. Être contraint de faire de « la plasticine en professionnel » était un repoussoir assez puissant pour nous inciter à toujours persévérer dans la voie intellectuelle, convaincus que nous étions visiblement tous de la supériorité ontologique du travail cérébral. Pourtant, au village, la plupart de nos parents et de nos proches étaient des travailleurs manuels. Et ils s'en sortaient plutôt bien. D'où venait, dès lors, cette représentation qui, bien qu'elle fût en décalage avec la réalité, semblait, de toute éternité, partagée par tous ?

L'image du travailleur manuel en Occident a-t-elle toujours été déplorable ? C'est, en tout cas, ce que nous disent certains historiens (Decréau, 2018). Selon eux, les représentations des activités humaines se seraient façonnées au fil des siècles, grâce aux textes que nous laissèrent des lettrés qui faisaient précisément partie d'une catégorie sociale aisée, infiniment moins importante numériquement mais bien plus prestigieuse que les groupes sociaux manuels. Rien n'aurait donc pu empêcher la prolifération de ces discours dominants car les

artisans et les laboureurs, illettrés pour la plupart, n'auraient pas pu les contester. En outre, jusqu'au XIX^e siècle, l'univers mental de ces lettrés aurait été tributaire du double héritage de la religion chrétienne et de la philosophie antique, deux matrices intellectuelles que l'on suppose hostiles aux activités manuelles. Pendant l'Antiquité et le Moyen Âge, le labeur n'aurait pu qu'être conquis. Ensuite, pendant l'Époque moderne, les voix discordantes des réformateurs protestants, qui entendaient valoriser le travail sous toutes ses formes, ou des Encyclopédistes, qui se lancèrent dans une courageuse entreprise de valorisation, n'auraient été que des tentatives désespérées, inefficaces en tout cas. La Révolution industrielle du XIX^e siècle, puis la Révolution des services et du numérique du xx^e siècle vont en effet noircir encore davantage la représentation du travail manuel. Artisans, ouvriers, paysans semblent être perpétuellement condamnés au mépris.

Passons au banc d'essai cette hypothèse qui sous-tend toute une perception du déploiement de l'image du travail manuel dans l'histoire, autrement dit, une représentation de la représentation du travail manuel.

Première strate

Laboureurs, artisans et philosophes

Du VIII^e ACN au V^e siècle PCN, des penseurs grecs, puis romains, s'interrogent sur l'univers et sur la place que l'humanité y occupe. Leurs écrits ne forment pas un corpus homogène. Des écoles philosophiques s'affrontent, parfois frontalement (Pradeau, 2010). Ces textes, malgré leurs disparités, forment un matériel de référence qui influencera l'Occident médiéval et moderne. Ainsi, la pensée universitaire du Moyen Âge va s'articuler fondamentalement sur l'œuvre d'Aristote. Ainsi également, les humanistes des XV^e et XVI^e siècles s'intéresseront à l'ensemble des pensées antiques, créant au passage les humanités, ces études supposées amener les jeunes garçons aisés à devenir des hommes accomplis au contact des auteurs antiques.

On doit admettre que les philosophes de l'Antiquité sont assez méprisants vis-à-vis du travail manuel (Kanelopoulos, 2010). Ce dédain peut se cheviller sur une vision de l'univers. Selon Platon, le réel se subdivise en monde sensible et monde intelligible. Le monde sensible est l'espace vécu par l'homme. Le monde intelligible, aussi appelé monde des idées, est, lui, composé des concepts archétypaux de toute les réalités que l'on croise dans le monde sensible. Pour Platon, ces notions abstraites, immuables et universelles, ont une existence propre. L'homme, en ce qu'il est une âme prisonnière dans un corps, est à la charnière des deux mondes. Son âme porte en elle le souvenir lointain du monde des idées et, grâce à son intellect, elle peut y retourner. Si on accepte l'idée que le monde réel n'est qu'un pâle reflet de ce monde des idées et que l'on ne peut atteindre ce monde des idées que par les forces de l'esprit, la suprématie de la tête sur la main est une évidence et les artisans, très éloignés de la vie philosophique, seront, par conséquent, peu estimés.

S'ils déprécient l'artisanat, les philosophes sont plus cléments avec l'agriculture qui leur semble être une façon digne et simple d'atteindre l'indépendance financière et intellectuelle (Decréau, 2018, pp.26-29). D'Hésiode (VIII^e siècle ACN) à Xénophon (IV^e siècle ACN), la vie paysanne est perçue comme un art simple, vertueux et sain, comme une expérience morale et religieuse. Mais cette exaltation du paysan ne sert qu'à accabler davantage

l'artisan. Face à la ferme, l'atelier n'est qu'un lieu de perdition ou s'appliquent des règles répétitives destinées à produire des artefacts commandés par des clients. L'artisan se soumet à autrui et s'abrutit par son travail. Par conséquent, Xénophon réclame son exclusion des affaires de la cité (Kanelopoulos, 2010).

Si notre documentation sur le sujet se compose essentiellement d'écrits théoriques produits par les élites pensantes, on remarque cependant que les travailleurs antiques laissent parfois des traces permettant de saisir leur univers mental. On sait ainsi qu'en 493 ACN, les plébéiens, c'est-à-dire les Romains ne faisant pas partie de la classe dominante, se dotent d'institutions chargées de défendre leurs intérêts. Ils investissent ainsi un temple qu'ils vont consacrer à trois divinités formant une « triade plébéienne » qui s'oppose à la « triade capitoline » adorée par les riches familles romaines. Alors que la « triade capitoline », composée de Jupiter, Minerve et Junon, renvoie à la souveraineté, à la sacralité, à l'intelligence, aux lettres et aux arts, la « triade plébéienne », composée de Cérès, Liber et Libera, évoque la production agricole. On a là l'indice d'une lutte sociale passant par l'établissement de marqueurs identitaires clairement liés au mode de vie et aux activités des groupes en friction. Mais, ici encore, c'est le paysan et non l'artisan qui tire son épingle du jeu.

À partir du 1^{er} siècle ACN, des penseurs stoïciens comme Cicéron ou Sénèque s'intéressent à des activités manuelles et à des dispositifs techniques. Si, conformément à la tradition, ils louent tout d'abord les mérites de l'agriculture, d'autres activités retiennent également leur attention (Muller, 2006, p. 265). Le stoïcisme, que nous croiserons fréquemment au cours de notre enquête, est une pensée grecque adoptée par de nombreux Romains. Au fil du temps, elle se fait de plus en plus pratique et indique à ses adeptes la voie d'une réconciliation entre le sujet et le monde qui l'entoure. L'un de ses principes directeurs est exprimé dans la fameuse citation de Marc Aurèle...

« Que la force me soit donnée de supporter ce qui ne peut être changé et le courage de changer ce qui peut l'être mais aussi la sagesse de distinguer l'un de l'autre. »

Le stoïcisme prône donc une saine acceptation de l'ordre du monde sensible que l'on ne peut atteindre qu'en se libérant des opinions et des passions. Sa pratique passe par une ascèse, une

vie simple et humble détachée des plaisirs vulgaires. L'intérêt des stoïciens pour le travail renvoie à la fois à ce désir de simplicité et à l'acceptation du monde des hommes.

C'est cependant la voie platonicienne qui établira le statut commun du travail manuel. Depuis l'Antiquité tardive, on distingue les « arts libéraux » des « arts mécaniques ». Les arts libéraux sont clairement identifiés. On en compte sept : la grammaire, la dialectique, la rhétorique, l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie. On les apprend dans les écoles, au cours d'un parcours académique codifié. Leur pratique est désintéressée. Ils permettent à celui qui les exerce de s'élever intellectuellement, moralement ou spirituellement. C'est à cette libération de l'esprit qu'ils doivent leur nom. Ces sept voies vers le savoir se subdivisent en deux sous-ensembles. Le *Trivium* (« le carrefour des trois premières voies ») donne accès à la maîtrise des mots. La grammaire permet la compréhension de la structure du langage. La dialectique permet le raisonnement. La rhétorique, l'étape finale, permet de communiquer une pensée élaborée. Au XVI^e siècle, cette étape finale de la maîtrise du *Trivium* clôturera le cycle d'études conçu par les humanistes et donnera donc son nom à la dernière année du cursus, d'où la « rhéto » des écoles secondaires belges. Le *Quadrivium* (« le carrefour des quatre autres voies ») donne, lui, accès à la maîtrise des nombres. L'arithmétique permet le calcul abstrait. La musique, la géométrie et l'astronomie permettent l'application du calcul dans trois domaines concrets.

Face à ce système rigoureusement codifié, les arts mécaniques font pâle figure. Ils sont innombrables et, donc, indéterminés. Tout au plus peut-on les définir comme l'ensemble protéiforme des activités manuelles professionnelles. On les apprend dans le cadre familial ou auprès d'initiateurs locaux, en dehors de tout parcours académique. Dans la mesure où ils permettent la survie matérielle de celui qui les pratique, leur exercice est considéré comme dominé par l'avidité. Ils seraient, par conséquent, nettement inférieurs aux arts libéraux.

Deuxième strate

Christianisme

Dès le IV^e siècle, le christianisme, une croyance nouvelle d'origine orientale, s'impose comme la religion dominante puis exclusive au sein de l'Empire romain. Bien avant cette date, les auteurs chrétiens ont déjà intégré les concepts de la philosophie gréco-romaine dans leur arsenal mental. Ainsi, la pensée de Platon et de ses disciples les influence profondément. Vers la fin de l'Antiquité, ils vont radicaliser la conception grecque de la distinction entre corps et esprit. L'âme serait une réalité éternelle et le corps, une illusion transitoire. Dispositif sensuel, ce corps serait, de plus, le siège des tentations et l'instrument du péché. Le travail de l'esprit serait, par conséquent, bien préférable à celui du corps. Ces penseurs trouvent dans le premier livre de la Bible de quoi disqualifier durablement les activités manuelles... ainsi que la femme qui provoque la déchéance de l'humanité.

« Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais formellement prescrit de ne pas manger, le sol sera maudit à cause de toi. C'est dans la peine que tu t'en nourriras tous les jours de ta vie. Il fera germer pour toi l'épine et le chardon et tu mangeras l'herbe des champs. À la sueur de ton visage tu mangeras du pain jusqu'à ce que tu retournes au sol car c'est de lui que tu as été pris. Oui, tu es poussière et à la poussière tu retourneras. » (Gen. 3 : 17-19)

Le vocabulaire français qui se forge au fil du Moyen Âge chrétien porte l'écho de cette condamnation religieuse du travail.

« Le verbe "travailler" en latin signifie jusqu'au XVI^e siècle "faire souffrir", "tourmenter". Il vient du vocable *tripalium* qui désignait, dans le latin tardif, un appareil à trois pieux permettant d'immobiliser le cheval que l'on voulait ferrer. De là, on est passé au sens plus général de torture. Encore au XVIII^e siècle, le Dictionnaire de l'Académie française souligne que le travail implique un effort douloureux, souffrant et pénible. Les gens de travail sont des hommes de peine. Cette même idée est contenue dans le vocable

"labeur" qui provient du mot latin *labor*, "peine". Il a donné ensuite *laborius*, "pénible". Il est aussi intéressant de remarquer que les mots "peine" et "punir" viennent de la même racine latine. » (Da Silva, 1995, p. 89)

L'emprise du christianisme sur la pensée occidentale s'affirme au fil du Moyen Âge. Lors de l'époque féodale (X^e-XIII^e siècles), les ecclésiastiques, qui exercent un monopole de fait sur la production intellectuelle, pensent le monde physique et humain en termes théologiques. Au début du XI^e siècle, les évêques Adalbéron de Laon et Gérard de Cambrai subdivisent ainsi la société en trois ordres, les *Oratores*, les *Bellatores* et, au bas de l'échelle, les *Laboratores*. Les *Oratores*, c'est-à-dire les ecclésiastiques, prient pour le salut des deux autres ordres. Les *Bellatores*, c'est-à-dire les nobles, protègent militairement les deux autres ordres. Les *Laboratores*, c'est-à-dire les paysans, nourrissent les deux autres ordres. (Duby, 1976, pp. 136-146) Ce découpage du tissu social en trois ordres est à la base de la répartition officielle de la population française qui se maintiendra jusqu'à la Révolution de 1789. Ainsi, l'assemblée des États Généraux qui représente le peuple sur convocation du roi respecte-t-elle cette structure trifonctionnelle (clergé, noblesse et tiers-état). Les ordres n'ont rien de commun avec des classes sociales. Ils ne correspondent pas à une réalité sociale ou économique. Ils sont institués par Dieu et contribuent à la sacralisation de la société. Ils forment également un cadre immuable entravant la mobilité sociale. En 1610, le juriste Charles Loyseau détaille les différentes strates que comporte le tiers-état. Il énumère, par ordre de dignité, les lettrés détenant un diplôme universitaire, les marchands, les laboureurs, les artisans qualifiés, les simples ouvriers et, enfin, les mendiants (Loyseau, 1610, p. 58). Une fois de plus, les arts libéraux dominent les arts mécaniques et, au sein des seconds, l'agriculture l'emporte toujours nettement sur l'artisanat.

Le déclasserement des activités manuelles n'est pourtant pas unanime. Comme les stoïciens avant eux, des penseurs monastiques vont élaborer une conception dissidente du travail. Le monachisme chrétien est un mouvement multiforme né au moment où le christianisme, reconnu au sein de l'Empire romain, s'institutionnalise et s'officialise. Les moines s'isolent et rompent avec la corruption du monde afin de renouer avec un christianisme simple et authentique. Ils tentent de vivre en autarcie et sont donc amenés à produire ce dont ils ont besoin.

Dans la seconde moitié du VI^e siècle, Benoît de Nursie codifie ainsi le travail des moines.

« L'oisiveté est ennemie des âmes. C'est ce qui fait que les Frères doivent donner de certains temps au travail des mains, et d'autres à la lecture des choses saintes. (...) si les Frères se trouvent obligés par la disposition du lieu pour par la pauvreté du monastère, de s'employer à faire la moisson, cela ne les doit point affliger ; parce que c'est alors qu'ils sont véritablement Moines, quand ils vivront du travail de leurs mains, selon l'exemple des Apôtres et de nos Pères. » (Benoît de Nursie, 1824, chap. 48)

Ces préceptes serviront de cadre à la vie monastique pendant les siècles à venir. Le travail y est clairement rapproché de la dévotion. Au fil du temps, la formule latine *Laborare et orare* (travailler et prier) se mue en *Laborare est orare* (travailler, c'est prier). Le travail, dans l'espace du cloître, devient sacré et salvateur.

Ces quelques jalons repérés au cours des premières phases de notre enquête historique permettent d'établir que le travail manuel ne fut pas la cible d'un dédain unanime et continu. Certes, les penseurs de l'Antiquité méprisent souvent l'artisan qui, travaillant pour un patron ou pour un client, n'est pas maître de son destin et qui, tout occupé par ses activités pratiques, n'a pas la possibilité d'élever son esprit vers la compréhension du monde. Certes, les penseurs chrétiens seméfièrent du corps et de ses activités, considérant le travail comme une malédiction provoquée par le péché originel. Cependant, les stoïciens chez les uns, les moines chez les autres, formulent des propositions dissonantes servant de contrepoids au discours dominant.

Troisième strate

Réformateurs et encyclopédistes

Pendant l'Époque moderne, la société d'ordres se maintient ou semble se maintenir, pérennisant la supériorité des arts libéraux sur les arts mécaniques. Pourtant, les voix des défenseurs des activités manuelles se font plus insistantes. La Réforme protestante qui, au XVI^e siècle, tente de régénérer le christianisme va proposer une autre conception du travail. Martin Luther, un ancien moine qui initie le mouvement réformateur en rompant avec l'Église de Rome en 1517, invite le croyant à chercher son salut dans la vie quotidienne. Il s'oppose ainsi au monachisme qui enjoignait au fidèle de se retirer du monde pour œuvrer à son salut. Sous sa plume, le mot allemand *Beruf*, qui désignait au départ la vocation religieuse, devient le « destin professionnel » de chacun, la tâche que tous doivent accomplir sur Terre. Le travail n'est plus, dès lors, perçu comme un mal nécessaire imposé à l'humanité par le péché d'Adam et Eve. Jean Calvin, un autre réformateur, va accentuer cet aspect en faisant du travail une obligation pour chaque chrétien. Sous sa plume, toutes les activités professionnelles se valent. Pratiquer l'agriculture, l'artisanat, l'enseignement, l'administration ou le commerce revient à honorer Dieu. La dichotomie entre arts libéraux et arts mécaniques s'estompe donc. Ce n'est plus le travail manuel, mais l'oisiveté qui doit susciter le mépris. (Willaime, 2004)

Quelques décennies après la mort de Calvin, s'enclenche une révolution philosophique et technique. Cette révolution est vécue de façon fort différente des deux côtés de la Manche. En France, René Descartes, qui se méfie du monde sensible, préconise une approche toute intellectuelle du raisonnement scientifique. Selon lui, c'est par la seule déduction que le philosophe peut comprendre la réalité physique. En Angleterre, au contraire, les penseurs s'appuieront sur l'expérimentation, la manipulation et la construction d'artefacts afin de comprendre l'univers. Par conséquent, les travaux de la Royal Society de Londres s'appuient sur des expériences concrètes réalisées par des préparateurs qui travaillent en collaboration avec des artisans spécialisés dans la construction de matériel scientifique. Le temps du *Trivium* et du *Quadrivium* est révolu. Au sein du

monde scientifique, de nombreux ponts unissent à présent arts libéraux et arts mécaniques.

C'est pourtant en France, et non en Angleterre, que se fera entendre la plus radicale des apologies du travail manuel. De 1751 à 1772 paraît, sous l'impulsion de Denis Diderot et de Jean Le Rond d'Alembert, *l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. L'ouvrage propose des volumes de planches permettant aux lecteurs de comprendre la richesse et la complexité des différents métiers (fig. 3). Ses auteurs auront l'audace de ne pas séparer les arts mécaniques des arts libéraux et, au sein des volumes de textes, les inséreront dans un classement alphabétique commun. Dans le premier volume de l'Encyclopédie, Diderot écrit...

« Mettez dans un des côtés de la balance les avantages réels des Sciences les plus sublimes, & des Arts les plus honorés, & dans l'autre côté ceux des Arts mécaniques, & vous trouverez que l'estime qu'on a faite des uns, & celle qu'on a faite des autres, n'ont pas été distribuées dans le juste rapport de ces avantages, & qu'on a bien plus loué les hommes occupés à faire croire que nous étions heureux, que les hommes occupés à faire que nous le fusions en effet. Quelle bisarrerie dans nos jugemens ! nous exigeons qu'on s'occupe utilement, & nous méprisons les hommes utiles. » (Diderot, 1751, vol. 1, art. « Arts »)

D'autres initiatives, parfois surprenantes, témoignent de cette volonté de valorisation. En 1671, le tailleur parisien Benoist Boullay publie *Le Tailleur sincère*. Il s'agit d'un livre technique proposant des patrons de découpe aux jeunes professionnels. Boullay y insère également de longs textes philosophiques inspirés par la pensée de Descartes. Il tente de transformer l'art du tailleur, qui consiste à dégager un maximum de pièces hors d'un minimum de tissu, en une véritable science géométrique. (Ribard, 2010, pp.715-742)

Les conditions d'une spectaculaire valorisation des activités manuelles sont donc réunies. D'autant que le verrou que constitue le schéma trifonctionnel de la société opposant clergé, noblesse et travailleurs est sur le point de sauter. Des philosophes libéraux appellent de leurs vœux l'émergence d'un monde libéré du carcan ancien. La société d'ordres où la mobilité est entravée

par la sacralisation de la structuration sociale est appelée à se muer en société de classes au sein de laquelle les individus, tous égaux du point de vue de leurs droits, évolueront librement grâce à leurs compétences et à leurs mérites personnels. Pendant un siècle, une vague de révolutions libérales touchant notamment les États-Unis (1765-1783), la France (1789, 1830, 1848) et la Belgique (1830) va secouer l'Occident et imposer ces nouveaux principes. Tout concourt donc à faire du XIX^e siècle le siècle du triomphe de l'artisan...

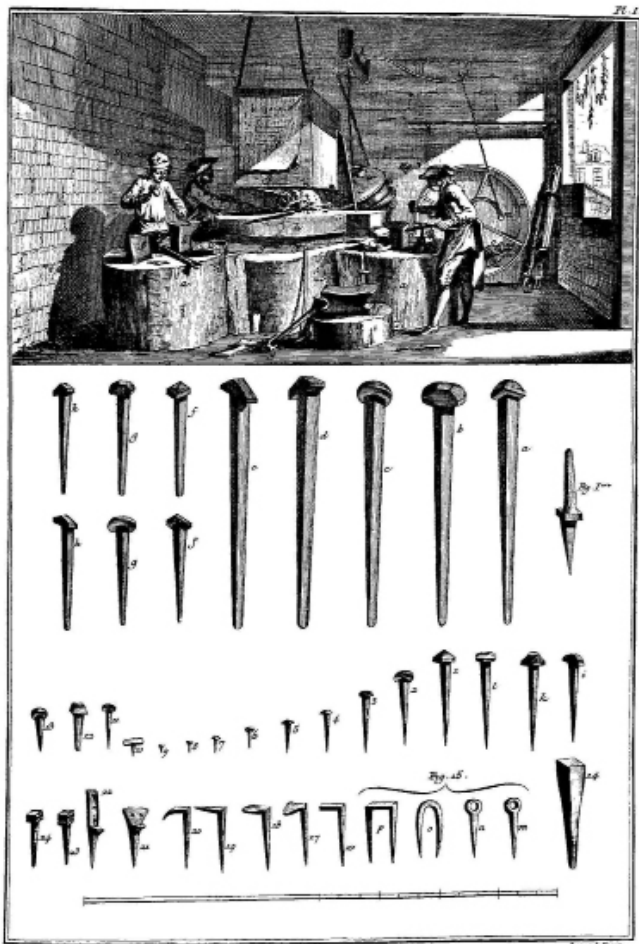


Fig. 3 : Le Cloutier, in Diderot, Le Rond d'Alembert, (1751-1772).

Quatrième strate

Les usines

Et c'est pourtant l'inverse qui se produit. L'industrialisation, permise par la Révolution scientifique anglo-saxonne, va anéantir le prestige de l'artisan en substituant à son art complexe la réalisation de tâches simples, répétitives et peu stimulantes. Cette nouvelle conception du travail va sérieusement détériorer l'image du travailleur manuel. Significativement, les encyclopédistes du XIX^e abordent les arts mécaniques d'une toute autre façon que leurs prédécesseurs. Pierre Larousse définit en peu de mots ces activités exécutées « par le travail de la main ou des machines » et, afin d'illustrer son propos, cite Madame de Staël...

« Les occupations mécaniques calment la pensée en l'étouffant ».

Le mot mécanique acquiert alors le sens de « machinal », qui se fait « sans l'aide de la réflexion ou de la volonté ». Précédemment, il renvoyait aux lois de la physique. L'usine est bel et bien devenue la référence prégnante (Larousse, 1873, vol. 10, p. 1398).

En 1911, Frederick Winslow Taylor publie *The Principles of Scientific Management* qui codifie la rationalisation du travail en usine. On assiste au sacre scientifique de la décomposition du processus de production en petits gestes répétitifs. Le taylorisme devient un modèle qui s'impose dans tous les pays industrialisés, y compris dans les pays communistes. À la même époque, la hiérarchisation instaurée par le nouvel ordre du travail va trouver son vocabulaire. Les expressions « cols bleus » et « cols blancs » apparaissent dans la presse américaine, puis européenne, instaurant un code couleur permettant de distinguer les ouvriers des employés. Les travailleurs des deux bords portent continuellement sur eux les marques de leur classification.

La brutale disqualification que la Révolution industrielle impose au travailleur manuel ne passe pas inaperçue. Il se trouve des penseurs pour la dénoncer. Karl Marx, en 1867, décrit ainsi la transformation de l'artisan en ouvrier par la Révolution industrielle :

« De produit individuel d'un ouvrier indépendant faisant une foule de choses, la marchandise devient le produit social d'une réunion d'ouvriers dont chacun n'exécute constamment que la même opération de détail. » (Marx, 1875, livre I, section IV, chap. 14)

Dix ans plus tôt, le caractère abrutissant du travail manuel avait déjà heurté Victor Hugo qui décrit l'usine comme une prison peuplée de monstres de métal asservissant des cohortes d'enfants affaiblis et hébétés :

« Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?
Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrit ?
Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?
Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules ;
Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement
Dans la même prison le même mouvement.
Accroupis sous les dents d'une machine sombre,
Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre,
Innocents dans un bagne, anges dans un enfer,
Ils travaillent. Tout est d'airain, tout est de fer.
Jamais on ne s'arrête et jamais on ne joue. »
(Hugo, 1856, III 2)

D'autres artistes romantiques réagiront contre cette effrayante modernité en idéalisant les vieux métiers du temps jadis. Au moment où Karl Marx rédige *Le Capital*, le peintre catholique John Rogers Herbert réalise une toile représentant des moines récoltant du blé. Il l'intitule *Laborare est Orare*. La belle époque où le travail était une prière devient un refuge mental au sein duquel le nostalgique peut renouer avec les antiques valeurs du travail (fig. 4).

La résistance au grand déclassé est donc très hétérogène, qui unit, d'une part, des conservateurs romantiques et nostalgiques d'un artisanat idéalisé et, d'autre part, des militants désireux de libérer le travailleur aliéné par l'usine et le patron. Romantiques et socialistes ont cependant en commun de refuser la situation présente en proposant des modèles à créer – une société débarrassée de l'oppression capitaliste – ou à recréer – le paradis perdu du travail sacralisé.

Parfois, les voix s'entremêlent en d'étranges combinaisons. Ainsi, dans la France des années 1970, la revalorisation des métiers manuels est prônée par un gouvernement libéral, industrialiste et proche du patronat. Valéry Giscard d'Estaing met en place, dès son accession au pouvoir, un Secrétariat d'État chargé de la condition des travailleurs manuels. Un des buts stratégiques de l'opération est de permettre au gouvernement de se positionner face aux syndicats et au Parti Communiste. Lionel Stoléru qui occupe le poste de secrétaire d'État pendant tout le septennat lance une grande « Campagne nationale pour la revalorisation du travail manuel ». On voit apparaître dans toutes les villes de France des affiches mettant en scène des ouvriers au travail et portant la mention « Maintenant, priorité aux travailleurs manuels. » (Decréau, 2018, pp. 44-49)

De même, aux USA, au début du XX^e, l'introduction de cours technologiques au sein du cursus général ainsi que le développement d'un cursus proprement technique répondent aux vœux de deux catégories de décideurs. D'une part, des nostalgiques souhaitent faire découvrir les valeurs originelles de l'artisanat aux jeunes bourgeois. D'autre part, des pragmatiques espèrent former des ouvriers capables de soutenir l'essor de l'industrie américaine. L'élite peut ainsi retrouver les beaux gestes d'antan alors que les autres feront tourner les fabriques en accomplissant une série abrutissante de gestes simples. (Crawford, 2016, pp. 38-41)

La réalité industrielle va effectivement marquer durablement l'organisation de l'école. Dans de nombreux pays, les filières d'enseignement technique sont, au fil du siècle, devenues des voies de relégation où aboutissent les élèves qui ne sont pas parvenus à affronter le cursus général. Apprendre un métier manuel est donc considéré comme une déchéance. Tous les élèves sont, d'emblée, supposés être intellectuels. Un manuel se définit dès lors par la négative : il est avant toute chose un intellectuel qui a connu l'échec scolaire dès sa première adolescence. Le but des promoteurs de cette canonisation du modèle des arts libéraux en une norme absolue s'appliquant à chacun est de permettre au plus grand nombre d'éviter l'usine. La culture bourgeoise est désormais offerte à tous et la possibilité d'un épanouissement par un art mécanique est purement et simplement niée (Decréau, 2018, pp. 69-113). Cette conception extrêmement négative est, bien évidemment, générée par

le fait qu'à l'époque, les ouvriers et les ouvrières en usine sont les travailleurs par excellence.

Si l'industrialisation a provoqué cette détérioration de l'image du travail manuel, la désindustrialisation aura-t-elle l'effet inverse ?

Fig. 4 : *Laborare est Orare*, Herbert (1862)



Cinquième strate

Et maintenant ?

C'est ce que pourrait laisser penser la lecture des textes de Matthew Crawford. Crawford est un brillant universitaire diplômé de physique et docteur en philosophie politique. Il a enseigné à l'université de Virginie et a dirigé un groupe d'experts (*think tank*) à Washington. Profondément insatisfait par son parcours professionnel, il opte pour une radicale reconversion. Devenu mécanicien moto, il publie, en 2009, *Shop Class as Soulcraft : An Inquiry into the Value of Work*, traduit en français, dès l'année suivante, sous le titre *Éloge du carburateur : Essai sur le sens et la valeur du travail*. L'ouvrage fait sensation des deux côtés de l'Atlantique et devient un classique de la librairie progressiste. Sa version française n'est-elle pas publiée aux Éditions La Découverte, connues pour leur engagement radical ? Les groupes activistes font de Crawford un nouveau compagnon de lutte. Pour la plupart des lecteurs, l'ancrage à gauche du livre ne fait pas de doute. Pour d'autres, l'ouvrage est, paradoxalement, réactionnaire. L'*Éloge du carburateur* et les réactions qu'il a suscitées constituent un point d'accès idéal aux débats contemporains sur le statut des arts libéraux et des arts mécaniques. Il nous faut donc nous attarder quelque peu sur cet ouvrage séminal.

Selon Crawford, le combat contre le capitalisme agressif et le consumérisme passe par un retour à l'artisanat et aux valeurs qu'il implique. Crawford est profondément déçu par la nature du travail intellectuel contemporain que prétend imposer à tous une nouvelle économie du savoir, qui nous déconnecte du monde sensible pour nous projeter dans un univers fictif et pixelisé. Au contraire, en nous permettant de nous confronter sans cesse à des limites, le travail manuel réconcilie, pour lui, l'homme et la réalité. Il nous rend autonome et nous permet de nous dégager partiellement de la société de consommation. Selon ses détracteurs, le mécano philosophe renoue ainsi avec le vieux modèle identitaire et productiviste états-unien du salut par le travail (Livingston, 2010).

Ce sont d'autres permanences idéologiques qui retiennent notre attention. Comment replacer l'*Éloge du carburateur* dans l'histoire des représentations du travail manuel ? Le livre se greffe sur l'expérience personnelle singulière de son auteur, passé du monde académique à l'atelier de réparation de motocycles. Ce qui a motivé ce changement de cap singulier est la profonde insatisfaction ressentie lors de son séjour dans l'univers des cols blancs. Pour Crawford, le travail intellectuel est devenu aussi répétitif, abrutissant et vide de sens que le travail à la chaîne. C'est la question du sens, surtout, qui l'interpelle. Les actions fragmentées et automatisées réalisées dans les espaces de travail ouverts (*open spaces*) lui paraissent bien plus vaines que les gestes effectués dans un atelier de réparation. Au-delà, c'est l'ensemble de notre société numérique et consumériste qu'il a en ligne de mire. Crawford s'indigne des ambitions de l'économie de la connaissance et du tout numérique qui prétendent s'imposer comme seuls horizons de tout cursus scolaire et de tout itinéraire professionnel. Cette évolution, supposée améliorer le sort de l'humanité, a surtout été l'occasion de la taylorisation du travail intellectuel, ce qui rend, pour lui, d'autant plus ridicule l'allongement des études. Narquois, Crawford résume ainsi la situation...

« En sommes-nous vraiment arrivés là en tant que société : acheter et consommer toujours plus d'éducation dans le seul but d'atteindre de nouveaux sommets de stupidité ? » (Crawford, 2016, p. 165).

A *contrario*, la désindustrialisation et ses délocalisations ont permis au travail manuel d'échapper à l'usine et de retrouver son intérêt. Comme le titre original le suggère, « La classe de travaux manuels vue comme un artisanat de l'âme », Crawford s'intéresse davantage à apaiser l'âme humaine qu'à résoudre des problèmes sociaux ou sociétaux. Les lecteurs européens, nettement plus laïcs que leurs homologues états-unis, n'ont probablement pas perçu cette dimension spirituelle. Le fait que ce titre très américain ait été sécularisé par l'éditeur français ne nous semble d'ailleurs pas anodin. Selon Crawford, le consumérisme et la nouvelle économie de la connaissance créent les conditions d'un univers sans limites matérielles apparentes où la frustration et l'échec sont escamotés. Pour lui, les humains qui barbotent dans cet environnement nouveau ne

sont plus en contact avec le monde matériel réel. Quand la panne survient, ils seraient brusquement rappelés à cette réalité. L'égo de l'individu omnipotent et auto-satisfait chancellerait. Il prendrait douloureusement conscience de son incompétence et de sa dépendance à l'autre. Le fait que cet autre soit un humble artisan-réparateur rendrait le constat encore plus douloureux. Ce même artisan-réparateur aurait, quant à lui, par la pratique de son métier, une conscience claire du monde matériel qui limite à jamais l'action humaine. Il expérimenterait quotidiennement la frustration et serait conscient de sa dépendance à autrui. Par ailleurs, si, dans le cadre professionnel, le col blanc postmoderne serait soumis à des règles floues qui ne lui donneraient qu'une très vague idée de la valeur de ce qu'il produit, l'artisan, quant à lui, n'obéirait pas à une logorrhée managériale orwellienne et nébuleuse mais à la réalité. Si la voiture démarre, si l'ampoule s'allume, si le lave-linge tourne, c'est gagné. Le jugement est net et sans appel. On s'y soumet sans broncher et, en cas d'échec, sans formuler de laborieux discours auto-justificatifs. C'est donc à une véritable libération de la conscience individuelle que le travail manuel nous inviterait.

Crawford a indéniablement marqué la réflexion sur le statut des arts libéraux et des arts mécaniques au sein de la société occidentale contemporaine. Cependant, son livre n'épuise pas la matière ni n'éteint le débat. Il suscitera, bien au contraire, de sérieuses objections sur lesquelles nous devons revenir.

Troisième parcours

La distinction entre travail manuel et travail intellectuel est-elle un donné naturel ? Et, s'il s'agit d'une construction, à quoi sert-elle ?

(Questions de recherche n° 2 et 3)

Déconstruire la « représentation de la représentation » du travail manuel suppose que l'on accepte la distinction entre les notions de travail manuel et de travail intellectuel comme une donnée naturelle. Or, au-delà de l'examen des fluctuations de l'image du travail manuel, on peut s'interroger sur le bien-fondé de cette conception. Existe-t-il un travail manuel qu'il importerait de distinguer d'un autre, intellectuel ? Probablement pas. Le statut accordé, au XIX^e siècle, à l'artiste et au chirurgien laisse en tout cas deviner que la frontière entre arts libéraux et arts mécaniques peut opportunément se déplacer afin de mieux épouser les lignes de démarcation de l'ordre social.

• **L'artiste** : *Ars*, en latin, désigne l'habileté et le savoir-faire, tant manuels qu'intellectuels. Comme nous l'avons vu, il faut attendre le XVIII^e siècle et les Lumières pour que la supériorité des activités intellectuelles sur les manuelles soit remise en question. Cependant, grâce notamment à l'ouvrage fondateur de Giorgio Vasari, une catégorie particulière de praticiens des arts va, dès le XVI^e siècle, bénéficier d'un statut particulier (Vasari, 1550). Ces professionnels seront peu à peu qualifiés d'« artistes » au moment même où l'industrialisation altère durablement l'image du travailleur mécanique. Peintres, sculpteurs et musiciens cessent d'être de « simples » artisans. Producteurs de beauté, ils sont désormais inspirés par un génie qui les distingue du reste des mortels en général et des mortels manuels en particulier. Cette disjonction radicale entre l'artiste et l'ouvrier rend encore plus palpable la disqualification du travailleur manuel à l'époque industrielle. À l'instar du socialisme ou de l'esthétisation réactionnaire de l'artisanat de jadis, elle peut, en partie, être considérée comme une réaction face au monde des usines.

• **Le chirurgien** : Jusqu'au XIX^e siècle, la médecine ne prend en compte que l'extérieur du corps humain. Il existe bien des chirurgiens qui, manipulateurs de rasoirs, sont également barbiers. Mais ils n'agissent que sur ordre des médecins et interviennent rarement dans les profondeurs organiques. Le médecin pratique un art libéral extrêmement prestigieux. Le chirurgien exerce un art mécanique qui l'est nettement moins. Au XIX^e siècle, l'univers de la clinique se met peu à peu en place. Ouvrir le corps du patient devient une action thérapeutique normale. Le chirurgien est alors le personnage pivot d'un nouvel ordre médical. Il devient impératif de changer son statut. Bientôt, plus personne ne considérera le chirurgien comme un travailleur manuel (Decréau, 2018, p. 22).

Michel Foucault nous a appris à repérer, dans notre actualité sociale, les notions posant problème puis à retracer l'histoire de leur construction comme un archéologue qui reconstitue le passé matériel d'un lieu en explorant les fragments d'humanité engangés dans les strates géologiques accumulées au fil des siècles. S'il serait ridiculement présomptueux de réaliser ici une véritable démarche archéologique foucauldienne, il est néanmoins possible de tirer quelques leçons de l'évolution des raisons majeures invoquées pour justifier la séparation des deux groupes d'« arts ». On peut ainsi tenter de deviner quelle était, pour chaque strate historique, la fonction de cette séparation.

Nous ne pouvons guère remonter au-delà des philosophes grecs classiques. Lorsqu'ils distinguent le travail manuel du travail intellectuel, Platon et ses disciples créent les conditions d'existence d'un « sur-homme », le philosophe, qui porte un regard aristocratique et peut-être dédaigneux sur ce monde sensible qui n'est, pour eux, qu'illusion. Il s'agit donc d'une volonté de coupure vis-à-vis du monde social et matériel. *A contrario*, les stoïciens prônent une réconciliation avec ce monde. Ils portent un regard bienveillant sur les arts mécaniques car, en les exerçant, le philosophe ferait preuve de simplicité et d'humilité. Cette pratique peut s'apparenter à un comportement ascétique. L'ascèse, est une forme de vie réglée, simple et exigeante tendant vers un perfectionnement de l'individu. Elle s'inscrit habituellement dans un contexte philosophique ou religieux. Max Weber qui cherche dans la morale et la pratique religieuse des sources de notre modernité distinguera l'ascèse intra-mondaine, pratiquée dans le monde social, de l'ascèse extra-mondaine, pratiquée en dehors de la société (Weber, 1964). L'ascèse stoïcienne est clairement

intra-mondaine, il ne s'agit pas de se retirer du monde mais d'en accepter la réalité. De part et d'autre, il est donc question d'éthique et de l'établissement d'un rapport au monde permettant de fixer la place du philosophe. Pour Platon, le penseur est l'intermédiaire entre le monde sensible et le monde des idées. Pour les stoïciens, il est immergé dans ce monde sensible et doit en accepter la réalité.

La distinction entre la tête et la main peut également être convoquée pour conforter l'ordre social établi. Lors de la strate suivante, celle de l'émergence de l'Occident chrétien, le discours sur la séparation des arts libéraux et mécaniques est précisément un des supports de la structuration sociale. Au sein des milieux monastiques, la pratique d'un travail manuel à valeur ascétique se poursuivra mais, cette fois-ci, de façon extra-mondaine, à l'extérieur du monde quotidien des hommes. Le protestantisme tente d'appliquer cette ascèse du travail à l'ensemble de la population. Au Moyen Âge et au début de l'Époque moderne, la distinction entre travail manuel et intellectuel sert donc, d'une part, à établir la hiérarchisation sociale et, d'autre part, à ménager des espaces de sanctification. Avec la Réforme protestante, cependant, l'espace de sanctification jadis réservé à l'élite monastique devient ouvert à tous. Le travail et, partant, le travail manuel est à nouveau proposé à l'ensemble des hommes comme une pratique ascétique intra-mondaine (Weber, 1963).

Les penseurs de la révolution scientifique et des Lumières ne remettent pas en cause la distinction entre les deux types d'activités. Ils se contentent d'imposer l'utilité comme nouveau critère. C'est sur l'utilité que se fondera la dignité du travail manuel. Ainsi rééquilibrée, la distinction entre arts libéraux et mécaniques devient un outil de contestation politique contre l'ordre social traditionnel. Cette nouvelle donne est congruente avec les principes du libéralisme naissant. Dans une société ouverte et soumise à la loi du marché, chacun recevrait en proportion du bien qu'il ferait à ses concitoyens. Dans ce nouvel ordre des choses, l'immobilisme social de l'Ancien Régime devrait disparaître et la distinction entre manuel et intellectuel pourrait peut-être même s'estomper.

Avec l'industrialisation, pourtant, la conjoncture se retourne. La prolétarianisation massive est en marche. Les patrons de l'ère victorienne, étonnés par le gouffre qui les sépare de leurs ouvriers

et par les tensions que cette situation génère, attribueront cet état de fait au manque de caractère de ces travailleurs incapables de profiter des opportunités que leur offre le nouveau marché du travail mis en place dans le sillage des Lumières libérales (Audard, 2009, p. 307).

La désindustrialisation permet un retour de la référence à l'ascétisme, très présente dans l'ouvrage de Crawford. Ce dernier qualifie à deux reprises sa position de stoïcienne mais ne nous explique guère pourquoi (Crawford, 2016, pp. 64 & 236). Prenons le risque de le faire à sa place. À l'instar de celle des stoïciens, son approche du travail manuel est avant tout éthique et non économique, politique ou sociale. Certes, il considère le retour à l'atelier comme une façon de faire la nique à la société de consommation, notamment parce que la réparation est une lutte constante contre l'obsolescence. Cependant, son but premier est bien de libérer l'individu et non de bouleverser l'ordre établi. Il conclut d'ailleurs son livre en précisant son manque d'intérêt pour les révolutions et les changements collectifs brusques (Crawford, 2016, p. 236). Il peut ainsi reprendre à son compte la plus célèbre maxime stoïcienne : l'homme doit distinguer ce qui dépend de lui de ce qui ne dépend pas de lui et se contenter d'agir sur le premier registre de possibilités.

Pour Crawford comme pour les stoïciens, le travail manuel est une école de simplicité et d'humilité. En outre, il permet, selon le philosophe mécano, d'effectuer cette opération stoïcienne fondamentale qu'est la lutte contre les passions illusives. Mieux que les arts libéraux, les arts mécaniques libèrent. Actuellement, ces passions illusives seraient liées à notre statut de consommateur au sein d'une société numérique en voie de dématérialisation. Nous serions narcissiques, dépensiers, déconnectés du monde matériel et ne supporterions plus la frustration. Ces vices seraient entretenus par un système techno-économique pervers qui y trouve son profit. Sur ce point, mais dans un second temps, Crawford rejoint donc l'action politique. Cette singularité nous permet d'atteindre une limite de son stoïcisme artisanal. Alors que le stoïcisme classique vise une réconciliation de l'homme avec le monde après que se sont dissipées les brumes des passions et des opinions personnelles, celui de Crawford permettrait au praticien de résister au nouvel ordre du monde, postulant une séparation entre le monde réel,

celui de l'atelier, et le monde mensonger, celui du bureau et de la consommation mondialisée.

L'ascétisme prôné par les stoïciens grecs consistait en une prise de distance avec les plaisirs et les tentations. Il était intra-mondain, le philosophe vivait et agissait dans le monde. L'ascétisme monastique qui lui succède était, lui, extra-mondain et, contrairement à son ancêtre antique, incorporait clairement la pratique du travail manuel. Le religieux vivant en communauté devait, par la méditation et les arts mécaniques, s'isoler du monde corrompu et s'élever vers Dieu. Au XVI^e siècle, le protestantisme opère une synthèse en proposant, à l'ensemble des croyants, un ascétisme intra-mondain basé sur le travail. C'est en travaillant que l'homme réaliserait, sur Terre et parmi les autres hommes, le plan de Dieu (Weber, 1963). Crawford opère, à son tour, une synthèse de ces trois formes d'ascèse. Le monde réel avec lequel son stoïcisme artisanal permettrait une réconciliation serait concurrencé par un monde fictif en constante expansion. Il serait donc aussi, paradoxalement, un refuge presque monacal. Il y a bel et bien une continuité historique patente entre les différents discours qui, de l'Antiquité à nos jours, valorisent le travail manuel.

On le voit, depuis l'Antiquité, la distinction entre travail manuel et travail intellectuel a avant tout servi à justifier ou, dans le cas des Lumières, à contester un ordre social. Mais elle peut également servir à établir les bases d'une ascèse proposée ou imposée à un groupe humain déterminé comme une voie permettant, comme chez les stoïciens ou les protestants, de s'intégrer dans l'ordre social ou, comme chez les moines, de s'en soustraire. Sans remettre frontalement en cause les valeurs proposées par le discours dominant, l'existence de ces espaces ascétiques intra-mondains ou extra-mondains permettent d'en relativiser le caractère absolu. On assiste actuellement au retour de cette proposition ascétique dans le débat contemporain.

L'horizon des possibilités

En Occident, le travail manuel est l'objet d'une double activité discursive. Si la tendance lourde est bien à la dévalorisation, les arts mécaniques trouvent en permanence des défenseurs. Pendant l'Époque moderne, ceux-ci, tenants de la science expérimentale et des Lumières, seront particulièrement nombreux. L'industrialisation, qui est à la fois l'apogée du secteur secondaire, et donc du travail manuel, et le pire moment de l'histoire de la réputation des arts mécaniques, suscitera une réaction nostalgique d'idéalisation du travail manuel traditionnel. Il est donc faux de considérer que l'Occident, a, de toute éternité et unanimement, conspué celui qui travaille de ses mains.

En amont du problème de la valorisation ou la dévalorisation du travail manuel, nous nous sommes intéressé à la notion même. Dans quel but sépare-t-on arts libéraux et arts mécaniques ? Très souvent, afin de créer une distinction susceptible de se muer en hiérarchie sociale. Parfois, pour contester celle-ci. Et, plus discrètement, pour créer un espace ascétique permettant la retraite ou l'émancipation. Le travail manuel est donc une création conceptuelle, soumise à un processus continu de reconfiguration sociale et culturelle. C'est un élément permettant au pouvoir d'organiser le monde, mais aussi un refuge permettant à l'homme d'échapper au monde ou de se situer face à lui par le truchement d'un ascétisme intra- ou extra-mondain.

La fin de cette histoire ne peut qu'être ouverte. Que faire de ces notions au début du XXI^e siècle ? À défaut d'être « vraie », la distinction séculaire entre arts libéraux et mécaniques est-elle encore utile ? Quelle en serait la justification dans une société post-industrielle ? Et y aura-t-il encore une distinction à justifier ?

Tentons d'appréhender les nouvelles représentations du travail manuel qui se dessinent actuellement. La réalité socio-économique se recompose à grande vitesse. La désindustrialisation, la fluidification des parcours et des chaînes hiérarchiques semblent libérer peu à peu les travailleurs du fardeau d'une identité professionnelle mais les exposent à d'autres maux. Le menuisier de Larmessin peut quitter sa lourde armure de bois et devenir « entrepreneur de lui-même » dans un monde flou, fluide et fluctuant. Parmi les incertitudes qui

président à ce nouvel ordre du travail, il y a, terreur pour les uns, espoir pour les autres, la perspective de la disparition de l'emploi rémunéré. Or, tout en haut de la liste des professionnels d'ores et déjà remplaçables par des machines, on trouve le secrétaire et le bibliothécaire... mais aussi le couvreur, le carrier, le charpentier ou le réparateur de bicyclette (Benedikt Frey, Osborne, 2013).

Cet élément a nourri les débats qui ont suivi la parution du livre de Crawford. James Livingston, défenseur de la fin du travail rémunéré et adversaire résolu de Crawford, s'oppose à la valorisation du travail manuel car le travail manuel est... un travail. Il nous encourage à profiter de la conjoncture technologique actuelle pour nous débarrasser définitivement de cet asservissement insupportable qui consiste à vendre notre productivité, notre temps, notre énergie et notre santé à des employeurs qui, grâce à l'automatisation, pourraient très bien s'en passer. Il s'attache donc à saper les bases théoriques du discours « travailliste » et s'en prend assez logiquement à Crawford qu'il considère comme un réactionnaire nostalgique opposé au seul progrès possible, selon lui, à savoir la fin de l'emploi (Livingston, 2018).

Est-il certain cependant que l'ascétisme de Crawford ne trouverait pas sa place dans une société sans emploi ? Crawford, au fond, s'intéresse bien plus à l'émancipation individuelle qu'à une refonte du système. Pour lui, si elle a lieu, la disparition partielle ou totale de l'emploi ne devrait pas empêcher l'individu de goûter aux bienfaits du travail manuel. Si la belle candeur nostalgique de Crawford peut prêter certains à ricaner, il n'en reste pas moins que tant le travail manuel, dans sa version préindustrielle, que le travail intellectuel, dans sa version "pré-postindustrielle", peuvent être vécus comme des activités porteuses de sens, qu'elles soient ou non rémunérées.

La fin de l'emploi demeure un horizon incertain. D'autres éléments, plus concrets peut-être, viennent heurter de plein fouet les représentations traditionnelles. Selon Crawford, le travail intellectuel s'avérerait aussi précaire et aussi délocalisable que le travail manuel. Il s'avérerait même aussi aliénant, crétinisant et débilitant que le labeur en usine. Selon Graeber, il se décline de plus en plus souvent en « emplois à la con » (*Bullshit jobs*), inutiles, superficiels et vides de sens (Graeber, 2018). Les métiers manuels, de leur côté, s'intellectualisent et sont même colonisés par les outils de la nouvelle économie de la connaissance.

Une mystérieuse loi de l'évolution nous condamne apparemment tous à passer notre vie devant l'écran d'un ordinateur, ce qui estompe la frontière entre « cols blancs » et « cols bleus ». Enfin, les préoccupations écologiques peuvent également aider à réconcilier la tête et la main. Circuits courts, simplicité volontaire, retour à une forme d'autarcie préindustrielle permettent, dans certains milieux sociaux, une réhabilitation d'activités manuelles motivées par des raisonnements économiques ou politiques. Ainsi, la création d'un potager communautaire mobilise à la fois des gestes traditionnels, des connaissances théoriques et des notions idéologiques. La frontière entre arts libéraux et arts mécaniques semble donc amenée à devenir poreuse.

Plutôt que d'opposer « métiers manuels » et « métiers intellectuels », ne faudrait-il pas, aujourd'hui, plutôt opposer « services impersonnels » et « services personnels » (Crawford, 2016, p.42). Les premiers, ne nécessitant plus de contacts humains, sont délocalisables ou automatisables. Ils quittent peu à peu notre espace professionnel. Les seconds, ancrés dans la réalité matérielle et locale, sont souvent liés à des activités manuelles, notamment à la réparation. Ainsi, la recomposition du monde du travail pourrait donc aboutir à une nouvelle revalorisation des arts mécaniques.

On peut donc envisager, au moins, deux futurs possibles pour la dichotomie « manuel-intellectuel ». D'une part, elle peut disparaître purement et simplement ou, du moins, continuer à s'estomper sous l'effet de la « nouvelle économie de la connaissance » et des nouvelles éthiques écologiques. D'autre part, sous l'effet du rééquilibrage du marché des services, elle peut se maintenir moyennant une valorisation des tâches manuelles. Cette valorisation pourra également être soutenue par l'étonnant retour de l'intérêt pour l'ascétisme de l'artisan manifesté par Crawford et ses nombreux lecteurs.

Plus fondamentalement, cultiver les arts mécaniques en un temps où les arts libéraux se liquéfient et entraînent les travailleurs dans l'oppressant magma de la nouvelle managérialité (Crawford, 2016) est aussi une forme de résistance. Il nous faudrait trouver le juste milieu entre l'armure de Larmessin et la nudité symbolique que nous impose le monde professionnel actuel. Et, dans cette quête, le travail manuel est certainement un élément déterminant.

Bibliographie

- Arendt, Hannah, (1961), *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy.
- Aristote, (1883), *Les parties des animaux*, Paris, Ladrance.
- Audard, Catherine, (2009), *Qu'est-ce que le libéralisme ? Éthique, politique, société*, Paris, Gallimard.
- Benedikt Frey, Carl, Osborne, Michael A. (2013), *The Future of Employment : How susceptible are Jobs to Computerisation?*, *mis en ligne par Oxford University Programme on the Impacts of Future Technology*. https://www.oxfordmartin.ox.ac.uk/downloads/academic/The_Future_of_Employment.pdf
- Benoît de Nursie, (1824), *Règle de saint Benoît : nouvelle édition*, Paris, Rusand.
- Boltanski, Luc, Chiapello, Ève, (2011) *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.
- Crawford, Matthew B., (2016), *Éloge du carburateur : essai sur le sens et la valeur du travail*, Paris, La Découverte.
- Da Silva, Aldina, (1995), *La conception du travail dans la Bible et dans la tradition chrétienne occidentale*, *Théologiques*, n° 3-2, pp.89-104, Montréal, Université de Montréal.
- Decréau, Laurence, (2018), *Tempête sur les représentations du travail: Manuel-intellectuel, voie pro-voie générale, col bleu-col blanc...*, Paris, Presse des Mines.
- Diderot, Denis, Le Rond d'Alembert, Jean *et al.*, (1751-1772), *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Le Breton *et al.*, 28 vol.
- Duby, Georges, (1976), Gérard de Cambrai, la paix et les trois fonctions sociales, 1024, *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, n° 120-1, pp. 136-146, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
- Graeber, David, (2018), *Bullshit Jobs*, Paris, Les liens qui libèrent.
- Kanelopoulos, Charles, (2010), Travail et technique chez les grecs. L'approche de J.-P. Vernant, *Techniques & Culture*, n° 54-55, pp. 335-353, Paris, EHESS.
- Laurentin, Emmanuel *et al.*, (2019), *Histoire des métiers*, émission radiophonique en quatre épisodes *mis en ligne par France culture*. <https://www.franceculture.fr/emissions/la-fabrique-de-l-histoire/histoire-des-metiers-14-resister-a-la-technique-ou-la-dompter-les-metiers-face-aux-technologies>
- Le Dévédec, Nicolas, (2018), *Corps et âme : le transhumanisme, nouvel horizon du capitalisme?*, *L'homme & la société : revue internationale de recherche & de synthèses en sciences sociales*, n° 207-2, pp. 117-136, Paris, L'Harmattan.

- Hugo, Victor, (1856), *Les contemplations*, Paris, Levy, Hetzel, Pagnerre.
- Larousse, Pierre, (1866-1876), *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, Larousse, 15 vol.
- Livingston, James, (2010), Review of Matthew B. Crawford's *Shop Class as Soulcraft*, *History News Network*, mis en ligne par l'Université Georges Washington. <https://historynewsnetwork.org/article/153261>
- Livingston, James, (2018), *Fuck Work! Pour une vie sans travail*, Paris, Flammarion.
- Loyseau, Charles, (1678), *Les œuvres de Maistre Charles Loyseau (...)*, Paris, Sercy.
- Marx, Karl, (1875), *Le Capital*, Paris, Lachâtre.
- Muller, Robert, (2006), *Les Stoïciens: la liberté et l'ordre du monde*, Paris, Vrin.
- Pradeau, Jean-François et al., (2010), *Philosophie antique*, Paris, PUF.
- Ribard, Dinah, (2010), Le travail intellectuel : travail et philosophie, XVII^e-XIX^e siècle, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 65-3, pp. 715-742, Paris, EHESS.
- Vasari, Giorgio, (1550), *Le vite de più eccellenti architetti, pittori, et scultori italiani, (...)*, Florence.
- Weber, Max, (1963), De la prédestination calviniste à l'ascétisme intramondain, *Archives de Sciences Sociales des Religions*, n° 16, pp. 7-16, Paris, EHESS.
- Weber, Max, (1964), *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme*, Paris, Plon.
- Willaime, Jean Paul, (2004), Les réformes protestantes et la valorisation religieuse du travail. In Daniel, Mercure, Jan, Spurk (Eds.), *Le travail dans l'histoire de la pensée occidentale*, pp.61-85, Laval, Presses de l'Université de Laval.

Illustrations

Figure 1 : Larmessin, Nicolas de, (ca 1690), *Habit de Menuisier*, gravure, Paris.

Figure 2 : Arcimboldo, Giuseppe, (1563), *Le Printemps*, huile sur bois, Italie.

Figure 3 : *Le Cloutier*, in Diderot, Denis, Le Rond d'Alembert, Jean, *et al.*, (1751-1772), *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Le Breton, André, *et al.*, 28 vol.

Figure 4 : Herbert, John Rogers, (1862), *Laborare est Orare*, huile sur toile, Angleterre.

Intéressé·e par :

- d'autres publications ?
- des ateliers ?
- des formations ?
- des interventions ?
- des accompagnements ?

**Centre de Dynamique
des Groupes et d'Analyse
Institutionnelle ASBL**

→ Parc Scientifique du Sart Tilman
Rue Bois Saint-Jean, 9
B-4102 Seraing
Belgique

www.cdgai.be

+32 (0) 4 366 06 63

info@cdgai.be

Toutes nos publications sont en téléchargement gratuit sur notre site.

Travail manuel et discours sociaux

Une perspective historique

La distinction entre le travail intellectuel et le travail manuel, ainsi que la conviction que le premier est supérieur au second, paraît s'imposer dans les esprits comme des données universels et invariables. Or, accepter ce qui semble être une indépassable fatalité, c'est également accepter l'ordre social et les moyens mis en œuvre pour le reproduire. Il est possible de démonter cette double idée reçue en la situant historiquement et en montrant en quoi elle est une construction culturelle et sociale.

Cette déconstruction suscite une série de questions. Sommes-nous certains qu'une « pensée occidentale » a uniformément « imposé » ces concepts alors que, dans la pratique, il est si difficile de séparer travail intellectuel et travail manuel ? Le déclassement radical du travail manuel ne serait-il pas plutôt le fruit des bouleversements socio-économiques du XIX^e siècle ? Où en sommes-nous à présent ? Que deviennent ces distinctions et ces hiérarchisations alors que nous vivons la troisième révolution industrielle et que certains annoncent la disparition prochaine du travail rémunéré ? Cette remise en cause permettra-t-elle une réorganisation plus juste, plus solidaire et plus démocratique de notre société ?

ISBN : 978-2-39024-129-4

Ce livret est une étude d'éducation permanente réalisée avec le soutien du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

